

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80 Rue St-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue St-Jacques, - Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



Sommaire

* * *

L'Arbre de la Croix (poésie)...Pamphile Lemay
 Petit ami (poésie).....Léon Lorrain
 A nos lecteurs.....La Directrice
 Alleluia.....Françoise
 Salon de Printemps.....Léon Lorrain
 Une Page de Mémoires.....Louis Fréchette
 Petite Bleue.....Jean St-Yves
 La Fin du frou-frou.....Cigarette
 Notre littérature nationale.....Françoise
 Prédicateurs et Prédications.....Il Trouvardir
 Bravo !.....Françoise
 Recettes faciles.....
 Conseils utiles.....
 La route s'achève (feuilleton).....Jean St-Yves

FLEURS PASCALES

DEPOSEZ VOS ECONOMIES

LA BANQUE D'EPARGNE de la Cite et du District de Montreal

La seule Banque incorporée en vertu de l'acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal.

Sa charte (différente de toutes les autres banques) est rédigée de manière à donner toute la protection possible à ses déposants.

Semant des centins

DIRECTEURS

Hon. J. Ald. Ouimet.	Président
Michael Burke.	Vice-Président
Hon. Robert Mackay,	Hon. R. Dandurand,
H. Markland Molson,	G. N. Noncel,
R. Bolton,	N. Nowlan de L'isle,
Robert Archer,	Hon. C. J. Doherty.

Capital souscrit.	\$2,000,000
Capital payé.	600,000
Fonds de réserve.	900,000
Actif total, au-delà de.	22,000,000

Nombre de Déposants, plus de 96,000

BUREAU PRINCIPAL: 176 rue St-Jacques, Montréal.

SUCCURSALES

450, rue Ste-Catherine Est, Montréal; 750, rue Notre-Dame Ouest, Montréal; Coin des rues Centre, Grand-Tronc et Condé, Montréal; 1398, rue Notre-Dame Est, Montréal; 946, rue St-Denis, coin de la rue Rachel, Montréal; 381, rue Ste-Catherine Ouest, coin Ave. McGill Col., Montréal; Coin des rues Ontario et Maisonneuve, Montréal; 952, Boulevard St-Laurent, coin Ave. des

Pins, rue St-Jacques, St-Henri.

Intérêt alloué sur les dépôts aux plus hauts taux courants crédités tous les trois mois. Les dépôts peuvent être faits par deux personnes payables à l'une ou à l'autre.

Demandez une de nos petites Banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.

Il vous fera plaisir de voir votre Compte de Banque grossir petit à petit.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

Récoltant des Dollars

A. P. LESPERANCE, GERANT



GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues
Ste-Catherine et Beaudry

Tél. Bell Est 173
Marchands 520

SEMAINE DU 20 AVRIL

Le Fils de Porthos

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

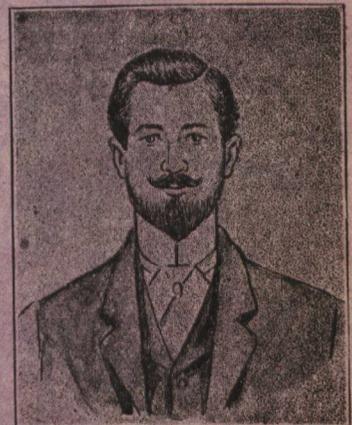
Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.

Une visite est sollicitée.

8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame
Coin de la Cote St-Lambert,



AVANT



APRES

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80 Rue St-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue St-Jacques, - Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>

L'arbre de la Croix

*Arbre mystérieux, sous la dure cognée
Quelle forme prends-tu ? Que vas-tu devenir ?
Tes parfums vont manquer aux printemps à venir.
L'ouvrier jette loin ta branche dédaignée.*

*Qui saura de quels feux ta cime était baignée ?
De ton ombrage frais qui va se souvenir ?
Au vieil âge béni tu n'as pu parvenir,
Et l'injure, arbre mort, ne t'est pas épargnée.*

*Quoi ! tu renaiss toujours, bel arbre mutilé !
Dans le ciel obscurci ton faite a scintillé
Comme, au-dessus des monts, un astre qui se lève.*

*Sur ton écorce rude un signe s'est gravé.
Voici qu'un sang divin est devenu ta sève,
Et ton ombre s'étend partout. . . O CRUX, AVE !*

PAMPHILE LEMAY.

Extrait de "Les Gouttelettes"

Petit Ami

A Mademoiselle Georgette Lavoie

*J'ai sur mon mur un tableau rare,
Au cadre noir tout craquelé :
C'est d'un dessin un peu voilé,
Une tête d'enfant bizarre,*

*Un portrait de gamin joufflu
Aux grands yeux sombres et très tristes...
Oeuvre de quelque obscur artiste,
Dont la griffe ne se voit plus.*

*Ce regard morne, ce front blême,
Ces lèvres qui ne sourient pas,
Ce jeune visage si las
Ont un charme triste que j'aime.*

*Je ne sais d'où vient cette chose :
Dans la chère maison des miens,
Depuis toujours, je me souviens
D'avoir vu cet enfant morose ;*

*Et comme un trésor, je le garde.
Et quand pour travailler, le soir,
A ma table je viens m'asseoir,
Mon petit ami me regarde.*

LEON LORRAIN.

A NOS LECTEURS

Le Journal de Françoise est entré dans sa septième année.

Nous avouons ressentir, en écrivant cette date, un sentiment de satisfaction que nous ne cherchons pas à dissimuler.

Sept ans ! c'est un chiffre pour un journal féminin, en notre pays surtout, où tout n'est encore que commencement. Sept ans de vie, sans subventions d'aucune sorte, sans secours d'aucune puissante compagnie, sans ressources personnelles, cela ne tient-il pas un peu du prodige ?

La seule aide—généreuse et efficace, celle-là !—que nous ayons reçue, est venue de l'encouragement et de la sympathie d'un public intelligent et dévoué. Sans cet appui ferme et constant, nous n'aurions pu, en dépit de toutes les énergies, réussir dans la tâche que nous nous étions imposée.

Et nous sommes heureuses de le reconnaître hautement, et, d'en exprimer à nos amis notre vive gratitude.

Nous le reconnaissons humblement : le format du Journal de Françoise est encore bien modeste et il est loin d'atteindre notre idéal, mais nous espérons que le jour n'est pas éloigné, où nous pourrions offrir à nos fidèles abonnés une augmentation sensible, et une amélioration considérable dans la toilette du journal.

Quant à notre collaboration, nous pouvons hardiment affirmer qu'elle est forte, puisqu'elle compte parmi elle, les écrivains les meilleurs du pays. Nous devons au cachet-littéraire et honnête imprimé à notre revue, l'offre spontanée et flatteuse de la publication, en feuilleton, de "La Route S'achève", l'un des plus beaux livres du romancier estimable, Jean Saint-Yves. Nous apprécions à son juste mérite, l'hommage, du pays des lettres, à nos efforts constants vers le beau et le vrai.

Après avoir prouvé pendant six années entières, qu'une femme peut aussi s'entendre aux affaires,

nous avons décidé de confier l'administration de notre journal, — lequel ne doit rien à personne—à MM. Valiquette et Dubé, les auditeurs et comptables bien connus de la rue Saint-Jacques.

Leurs soins intelligents et leur zèle dévoué donneront, nous n'en doutons pas, à la partie des affaires, une impulsion nouvelle et un développement plus grand, tandis que nous pourrions, de notre côté, consacrer plus de temps au domaine littéraire.

Nous espérons que nos abonnés et nos annonceurs continueront à MM. Valiquette et Dubé, cet encouragement tangible dont ils nous ont toujours honorée depuis la fondation du Journal de Françoise.

LA DIRECTRICE.

Alleluia

C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps.

V. HUGO.

Hier, tandis que par ma fenêtre ouverte, entrait, avec l'air pur et frais du printemps, la joyeuse sonnerie des cloches du Jeudi-Saint, un petit oiseau, tout duvet et plumes, vint se blottir dans mes blancs rideaux.

Un instant, le cœur suspendit ses battements, car, chez nous, un oiseau, qui, inopinément visite une demeure, est le héraut de la mort..... Est-il possible, pourtant, que ces mignonnes créatures, symboles de poésie et de grâce, servent de précurseurs à l'horrible mégère au teint blême !

Non, le gracieux oiselet, sans doute, était venu me parler, à cette heure matinale de la saison où tout se prépare à renaître à la joie et à l'espérance, de ces vastes espaces, de ces lointains sans bornes, que, plus heureux que nous, pauvres affamés de l'infini, il traverse à son gré.

Ah ! si j'avais pu comprendre son gazouillis, si j'avais su interpréter son langage, et les frissonnements de son aile !

Peut-être m'aurait-il décrit les pays du soleil qu'il a visités, tandis que

la neige nous enveloppait de son manteau, et, que nous grelottions, transis, sous le flageller du gel.

Peut-être m'aurait-il dit les bercelements sans fin sur les branches fleuries des amandiers, et ses épithalames à la face de la radieuse nature.

Et que m'aurait-il parlé encore ? D'amours fidèles ou de délaissements cruels ? Dans le monde ailé, on y aime assurément, alors on doit y souffrir et y pleurer aussi...

Que d'oiseaux j'ai vus au bord des nids désertés et que l'abandon avait rendu muets. Et quand venaient les brises d'automne, les pluies froides de novembre, ils se retenaient, tout recroquevillés, aux rameaux dénudés jusqu'à ce qu'un coup plus fort de l'aquilon, les jetât, éperdus, sur le sol dur et glacé.

Où se réfugiaient-ils alors, ces déshérités du sort, ces parias de leur race ?

Retrouvaient-ils la route qu'avaient suivie leurs frères ? parvenaient-ils jamais aux bosquets enchanteurs des rosiers d'Engaddi ?

Mais lui, mon gentil visiteur n'a pas à redouter de sitôt la morsure des frimas. La terre s'appête à lui prodiguer ses plus beaux sourires ; bientôt, les fleurs, ses sœurs, ouvriront à sa becquée leur calice embaumé, et longtemps encore — un printemps n'est-ce pas une longue étape dans la vie d'un oiseau ?—il sera à l'abri de la mortelle inclemence de nos rigoureux hivers.

Doucement, je l'allai chercher dans les plis de la blanche mousseline où il s'était réfugié.

Je sentis, alors, dans ma main comme un cœur qui palpitait. Et ce cœur me regardait avec des yeux qui demandaient grâce, des yeux doux et tristes à la fois, derrière lesquels semble briller une âme.

Pauvre chéri ! crois-tu que je veuille toucher, autrement que par un baiser, à une seule de tes plumes ? Non, je te laisse libre. Vois, la fenêtre est ouverte, va où la fantaisie t'appelle. Si tu me restes, je te ferai un nid soyeux, capitonné comme une alcôve de marquise, et tu auras pour étancher ta soif l'eau la plus limpide et la plus fraîche. Trop heureuse encore, si tu me récompenses de mes soins par une chanson.

J'ouvris la main. Il ne manifesta nulle hâte de me quitter; il sautilla, ici et là, comme s'il eût voulu faire plus ample connaissance avec les êtres de son nouveau domicile.

Après avoir effleuré tout de son aile caressante, il alla se poser sur le bord d'un vase en cristal, où des violettes achevaient de mourir.

A travers la croisée, grande ouverte, entraient les chaudes effluves du printemps naissant; les arbres, commençant à secouer leur longue torpeur, dans l'esthétique de leurs enlacements, bruissaient, d'harmonieux frisselis...

Soudain, un cri inquiet d'oiseau, s'éleva du dehors, troubla le silence de ma chambrette. Le cri se fit entendre une seconde fois; on y répondit du dedans par une note de triomphe, éclatante comme une fanfare.

Et sans me dire adieu, sans même retourner la tête, mon hôte d'une heure, abandonnant sa retraite fleurie, rejoignit, en deux coups d'ailes, la compagne qui l'appelait, et, je les vis, tous deux se perdre dans la nue...

FRANÇOISE.

MOUNT CLEMENTS

Mount Clements est fameux partout en Amérique comme endroit de villégiature pour toute l'année, et des milliers de personnes témoignent des avantages qu'ils ont obtenus par l'emploi de ses eaux minérales contre le rhumatisme et les maux des rognons. Pour les affections bilieuses et du foie, les troubles digestifs, les désordres nerveux, la débilité générale, etc., l'efficacité de ces eaux est merveilleuse. Soixante-quinze pour cent des cas de rhumatisme en sont guéris et quatre-vingt-dix pour cent en obtiennent du soulagement. Écrivez à M. J. Quinlan, D.P.A., gare Bonaventure, Montréal, pour lui demander un magnifique livret qui vous renseignera complètement à ce sujet.

Quelques fautes typographiques se sont glissées dans la poésie, intitulée: Intérieur, de notre jeune poète, M. Hector Demers. Ainsi, on doit lire: Dédié au lieu de "Dédiée"; abritas, au lieu de "abrita"; "Ciel" et "Octobre", avec un c et un o minuscules.

Vous voulez un chapeau pour fêter Pâques? Allez, sans tarder à Mille-Fleurs, 527, rue Sainte Catherine Est. Il y a un assortiment supra-élegant de beaux chapeaux.

Salon de Printemps

—La vingt-quatrième exposition de l'Association des Arts de Montréal, s'est ouverte le 24 mars, au square Phillips.—

Un autre aurait mis mon entrée en matière à la fin de son article, en "post-scriptum"; mais je juge nécessaire de protester dès le début contre la déplorable, la pernicieuse habitude qu'ont les grands journaux d'encenser à tour de bras, et sans le moindre discernement, les pseudo-artistes, soit peintres, ou musiciens, ou sculpteurs. Cela s'explique par le fait que, dès qu'il s'agit d'une démonstration artistique quelconque, on expédie le premier reporter venu, ou mieux, le dernier arrivé, celui qui n'a pas l'expérience requise pour "faire" la morgue ou la cour de police. Et l'on arrive ainsi à fausser le goût naissant du public qui, s'il n'a en matière esthétique d'autre critère que son journal, en arrivera bientôt à juger des œuvres d'art d'une manière que je me dispenserai de qualifier. Veuillez ne pas croire que je me propose de rétablir l'équilibre à l'aide d'une sévérité outrée: je crois bon de vous prévenir, parce que la parcimonie de mes éloges, que soulignent les susdites feuilles louangeuses à outrance, pourrait vous porter à le penser. Et maintenant que vous êtes avertis, je donne libre cours à ma franchise d'opinion.

Tout d'abord, l'impression générale, la première qu'on éprouve en entrant au petit Salon du square Phillips, est plutôt mauvaise: pour quelques bons tableaux, que vous découvrirez plus tard, il en est de fort méchants, qui vous sautent aux yeux, la porte à peine franchie — tel ce portrait de Mrs. J. K. L. Ross et ses enfants, d'un dessin laborieux et gauche et d'un coloris de peintre en bâtiments; tel ce portrait de W. R. Baker, Esq., par M. G. Horne Russell, dont la palette semble avoir été abondamment enduite de pommade par quelque apothicaire bienveillant et prodigue; tel enfin le portrait de Sir Thomas Shaughnessy, par M. Jolliffe Walker, qui ne le cède en

rien, comme horreur, à celui par le même, de Sir Geo. A. Drummond.

M. Alfred Beaupré, avec sa "Première Romance", a fait une tentative hardie, où apparaissent de sérieuses qualités; le dessin n'est pas mauvais, mais le coloris est un peu recherché, et pas très heureux. "L'Enfant au Repos", de M. C.-R. Béliveau est d'une composition imparfaite que la couleur ne relève guère. La délicatesse de tons du "In the Sunlight", de M. William Brymner, est admirable, et le dessin, d'une apparence négligée, est très distingué. Malgré l'inexpérience que révèle la nature morte de M. Ernest Cormier, un talent naissant s'y dessine. Les "Deux Mères" de M. J.-C. Franchère ne sont pas bien dessinées, et la végétation (tropicale, sans doute) qui forme le fond du tableau est de mauvais goût; son "Indiscrétion" est d'une meilleure couleur, bien que l'on puisse attendre beaucoup mieux de cet artiste. Même remarque pour M. Charles Gill: l'Effort n'est peut-être pas mal au point de vue de l'anatomie. Mais ce fond d'un brun uniforme n'est pas du meilleur goût, et le "Cap Trinité" est un bien mince tableau.

C'est le "Ruisseau" de M. Maurice Cullen que je préfère à toutes les œuvres exposées ce printemps: voilà de la bonne et franche peinture! un paysage bien vivant, et quelle richesse de couleurs! "Sur la Plage, à Dinard", est la meilleure toile de M. Clarence A. Gagnon, et c'est sans contredit l'une des bonnes du Salon. Sa "Fantaisie Japonaise", malgré de sérieuses qualités, est une grande machine à étonner le populaire et, comme tel, l'auteur a dû en forcer les effets; et la "Vieille Rue, à Dinan", bien que le dessin et, surtout, la perspective laisse à désirer, se classe de suite après la "Plage". L'expression est assez bonne dans le "The Grief and Sorrow", de M. Charles Huot, il se dégage quelque chose de ce tableau, mais le dessin est bien flou, et les parties se rattachent entre elles tant bien que mal — et plutôt mal.

M. Henri Julien, l'habile dessinateur, expose une petite toile très curieuse, et d'un vif intérêt, et qui dénote une très fine observation : c'est un marché à volailles de l'ancien temps, à la criée publique. "La Tête de Zouave" de M. J. St. Charles nous fait regretter d'autres de ses œuvres.

Il se dessine, au Salon, ce printemps, un mouvement prononcé d'impressionisme, à la tête duquel se trouve M. W.-H. Clapp, avec sa "Matinée d'Automne", en France, ses "Baigneuses", sa "Matinée d'Espagne", et surtout son "Eglise de San Antonio", d'un coloris très osé, et qui a de solides qualités. M. Arthur D. Rosaire est un plus jeune disciple de Fantin-Latour. Il a peint une "Nuit" et un "Sugar Bush", où les tendances impressionnistes s'affirment hardiment et où l'on peut discerner une sérieuse promesse de talent.

Rien de bien remarquable parmi les aquarelles, si ce n'est une "Etude d'enfant", une délicieuse tête de bébé, où le jeu de la lumière est ravissant. C'est signé (Mrs.) Millicent Anderson.

Quelques plâtres, dans la petite salle du milieu, s'offrent à l'admiration du public. M. Robert Harris expose deux bustes au-dessous de quoi, en sculpture, il n'y a plus rien, si ce n'est, peut-être, celui du Lt-Colonel A.-A. Stevenson, par M. Cœur de Lion MacCarthy. Le "Coureur des Bois," de M. Philippe Hébert, a plutôt l'air, et par sa mise soignée et par son mouvement, d'un comparse du Théâtre National. L'"Etude de Tête" et le buste de Thomas Gauthier, sont des œuvres le plus réussies de M. A. Laliberté, et "Notre Chimère," du même, est une fort belle œuvre, bien qu'elle ne possède pas, toutes les qualités précieuses auxquelles se reconnaît d'ordinaire ce robuste artiste

LEON LORRAIN.

Mille Fleurs ! Quel plus beau titre à la veille de Pâques ! Il renferme tout le printemps et sent bon comme lui !

De toutes les prodigalités, la plus blâmable est celle du temps. —Marie Leczinska.

UNE PAGE DE MEMOIRES

La chasse à l'homme

Cet été-là—je parle de 1855—la population du village qui devint plus tard la ville de Lévis, vécut dans une alerte continuelle.

Il fut même un temps où l'on put craindre que les citoyens affolés ne se portassent aux plus regrettables extrémités.

Voici ce qui avait donné lieu à cette exaspération insolite dans un milieu d'ordinaire très paisible.

Un après-midi du commencement de juin, les habitants des environs de l'église Notre-Dame entendirent crier : "Au feu !" et les grondements sinistres du tocsin portèrent l'alarme à plus d'un mille à la ronde.

On accourait de tous les points à la fois.

—Où est le feu ? demandait-on.

—A l'église ! C'est l'église qui brûle...

En effet, une épaisse fumée s'échappait par la fenêtre ouverte de l'une des sacristies latérales—celle qui servait de vestiaire aux enfants de chœur et aux chantres.

A cette époque, Lévis n'ayant pas de pompes à incendie, une organisation de pompiers avait paru superflue, et le public s'y trouvait complètement désarmé devant la possibilité d'un désastre.

Néanmoins, comme il est des hommes de cœur partout, de hardis jeunes gens pénétrèrent dans l'église ; et, grâce à leurs efforts, l'édifice—alors tout récemment construit—fut heureusement sauvé de la destruction.

Le feu avait pris en plein jour, dans une armoire à surplis : on en conclut naturellement qu'il ne pouvait être que l'œuvre d'un incendiaire.

Le doute ne fut plus permis, lorsque, deux jours après, le feu se déclara de nouveau dans l'église.

Il avait été allumé, cette fois, à deux endroits simultanément : sous l'un des autels, et au fond d'une stalle, dans le jubé de l'orgue.

Comme la première fois, le commencement d'incendie n'eut pas de

suites sérieuses, matériellement parlant. Mais on conçoit sans peine dans quelle stupéfaction cette nouvelle tentative criminelle jeta la population de l'endroit.

On improvisa une espèce d'enquête : mais les plus habiles investigations restèrent sans résultat. Personne n'avait été vu. Rien de suspect n'avait été remarqué. Pas un indice, pas un soupçon, rien !

Il y avait pourtant là un incendiaire en chair et en os, c'était évident ; mais quel était le coupable ? Quel était surtout le mobile du crime ? On se perdait en conjectures.

Il va sans dire que des gardiens furent installés en permanence à l'église,—ce qui rendit impossible tout attentat du même genre, au moins de ce côté.

Les gens commençaient à respirer, lorsqu'un soir le tocsin retentit nouveau.

On se précipite au dehors. Le ciel était tout rose, et une grande lueur rousse éclatait du côté de Saint-Joseph. C'était l'écurie d'un nommé Ignace Bourget qui flambait comme une torche.

On sait la curiosité que provoque un incendie à la campagne. En un instant, le chemin conduisant à Saint-Joseph fut couvert de piétons qui hâtaient le pas, ou plutôt couraient à toutes jambes vers le théâtre de l'accident.

Point de sauvetage à opérer, cependant. Tout ce qu'on put faire fut de protéger les constructions avoisinantes, à l'aide de draps, de couvertures et de tapis trempés dans l'eau.

Mais à peine les flammes commençaient-elles à céder devant les efforts des travailleurs, et surtout devant le manque d'aliments à dévorer, qu'une nouvelle clameur se fit entendre.

Un autre incendie venait de se déclarer du côté de Notre-Dame.

C'était la grange d'un nommé Hallelé, si je ne me trompe, qui brûlait sur les hauteurs où s'étend aujourd'hui la paroisse de Saint-David.

De mémoire d'homme, on n'avait jamais été témoin de semblables choses.

Et ce ne fut pas tout.

Trois jours plus tard, la remise d'un charretier, aux environs de la gare du Grand-Tronc, était réduite en cendres dans des circonstances tout aussi suspectes.

On ne parlait plus que de cette épidémie d'un nouveau genre, qui loin de décroître, prenait au contraire de nouvelles proportions tous les jours.

A chaque soleil que Dieu amenait, on signalait de nouvelles tentatives de destruction. Dans les dépendances extérieures surtout, sous les hangars, dans les fenils, derrière les bûchers, les piles de planches ou de mardriers, à chaque instant, la nuit, on voyait jaillir une lueur ou monter une petite fumée. C'était le feu !

Tout au moins découvrait-on de petits paquets de paille roussie, de légers amas de copeaux que la flamme avait noircis, avec quelques boîtes d'allumettes flambées.

Le tocsin nous éveillait presque toutes les nuits.

Une des pompes à incendie de Québec avait été laissée en permanence de notre côté du fleuve.

Tout le monde faisait la patrouille autour des bâtiments.

Nul besoin de dire que c'était là une fête pour nous, gamins de quinze à seize ans. Nous voir armés de pied en cap avec des sabres, des fusils, des pistolets, arpenter le trottoir et rôder autour des maisons, circonstances et dépendances, c'était, on en conviendra, une aubaine inespérée.

Jamais nous n'avions encore eu à jouer un rôle de cette importance, la nuit surtout.

Nous n'avions jamais rien rêvé de pareil ; et maints des nôtres n'étaient pas loin d'en savoir un certain gré au mystérieux incendiaire.

A la longue, cependant—tard il est vrai que les plus belles choses ont leur mauvais côté—ces factions nocturnes, trop nombreuses et trop prolongées, finirent par manquer de gaieté.

D'autant plus que, souvent, le feu prenait à deux pas de nous, presque sous notre nez, comme pour narguer notre vigilance.

En général, nous faisons notre apparition à temps pour l'éteindre—ce qui démontrait, après tout, que nos services n'étaient pas absolument inutiles—mais quelquefois aussi, suivant les invariables traditions de toutes les patrouilles du monde, nous arrivions trop tard...

Alors il fallait voir pleuvoir sur nos fronts les bénédictions des propriétaires lésés, qui, sous prétexte que nos services avaient pour objet de combattre les incendies, je suppose, trouvaient tout naturel de ne nous traiter qu'à l'eau claire.

On conçoit si tout cela faisait du potin.

Personne ne pouvait mettre la main sur le misérable ; mais on n'a pas d'idée comme tout le monde—les femmes surtout—le connaissait, ou tout au moins l'avait vu quelque part et l'avait parfaitement reconnu !

Seulement, les mieux renseignés ne s'accordaient point sur le signalement de l'individu.

C'était d'abord une vieille, horriblement laide—naturellement—l'air méchant et sournois, qui portait un paquet sur son dos—des allumettes, sans aucun doute.

On ne l'avait pas précisément vue mettre le feu ; mais elle avait—nombre de gens pouvaient l'affirmer—jeté un coup d'œil de travers par-ci par-là sur les granges, sur les appentis, sur les remises, sur les clos de bois, sur les maisons en construction... Qu'exiger de plus ?

D'autres, bien informés aussi, prétendaient, au contraire, que c'était un vagabond inconnu, tout noir, avec une figure de meurtrier et des yeux... des yeux... qui vous figeaient le sang dans les veines.

Pas l'ombre d'un doute pour celui-là. Il était entré chez un épicier, avait acheté quelques biscuits, et le commis lui ayant dit :

—Il fait chaud, n'est-ce pas ?

Il avait répondu :

—En effet, mais il pourrait bien faire encore plus chaud demain.

Or, le lendemain, un des "sheds" du Grand-Tronc avait brûlé. C'était bien la preuve, comme on voit...

Et ainsi de suite.

Il est vrai qu'il ne manquait point de gens un peu moins crédules, qui ne se laissaient point bernier par

toutes ces histoires à dormir debout.

Suivant ces derniers, c'était tout simplement la colère divine, punissant les citoyens qui faisaient des démarches auprès du gouvernement pour ériger la Pointe-Lévis en municipalité de ville. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

Il n'y avait pas à en douter, du reste : on avait trouvé un morceau de soufre dans la cour à Jacques Jobin, qui avait "passé par les mains" pour faire signer les requêtes.

Ajoutez que Joe Bisson, en revenant de Saint-Henri, à deux heures du matin, la veille du jour où le feu s'était déclaré dans l'église, avait aperçu dans le ciel une drôle de lueur qui avait le forme d'un V.

Allez donc nier l'évidence !

Quoi qu'il en fût, la consternation publique ne diminuait pas, et les mystérieux incendies n'en continuaient pas moins leurs ravages.

Un dimanche, le curé ordonna des prières publiques.

A l'issue des vêpres, un enfant accourut avec une nouvelle : il avait vu un homme de mauvaise mine se diriger, avec une boîte d'allumettes, vers un petit hangar appartenant à Thomas Demers. En apercevant l'enfant, l'inconnu avait rebroussé chemin, et s'était enfoncé dans le "bois des Guenettes".

Nul doute, cette fois, on tenait l'infâme.

Il n'y eut qu'un cri de rage. Hommes, femmes et enfants, tous s'armèrent de bâtons, de tisonniers, de pierres ; et la chasse à l'homme commença.

Il serait trop long de raconter les péripéties de cette course folle à travers champs, où, durant plus de deux heures, les aboiements des chiens se mêlèrent aux cris de vengeance des trois ou quatre cents personnes engagées dans la poursuite du malfaiteur qu'on guettait depuis si longtemps.

Enfin, les acclamations de triomphe se firent entendre.

Traqué comme une bête fauve, cerné de toutes parts, épuisé par la course, à bout d'haleine, livide de terreur, le fugitif était tombé à genoux les maintes jointes, et demandait grâce dans une langue incon-

—Une corde ! une corde ! criait-on autour de lui.

Parole d'honneur, si l'objet se fût trouvé là sous la main, je crois qu'un cadavre se serait balancé à quelque branche d'arbre, moins de cinq minutes après cette singulière capture.

Heureusement qu'il ne se trouva que de la ficelle—des cordes de toupie, le "vade mecum" de tous les gamins de cette époque—qui servit à ligoter le prisonnier, lequel pliait le dos sous les huées, tâchant d'éviter les bourrades et même les soufflets de la marmaille, qui formait la majeure partie de cette populace exaspérée.

—Chez le juge de paix ! crièrent les plus sages.

—A la justice ! à la justice ! appuyèrent les autres.

Et la procession se mit en marche.

Sur une distance de trois milles au moins, le pauvre diable déambula, ou plutôt clopina entre deux forts à bras qui lui tenaient la poigne au collet, suant, geignant, trébuchant sous la bousculade, et tremblant comme une feuille sous la tempête d'invectives et de vociférations qui le suivait.

Enfin, on arriva chez le juge de paix — M. Louis Carrier qui fut le premier maire de Lévis—et l'interrogatoire commença, grâce aux services d'un interprète qui se rencontra dans une famille anglaise de l'endroit.

Hélas ! nous avions fait buisson creux, ou tout au moins, nous avions mis la main sur un innocent. Le prévenu n'était qu'un pauvre matelot déserteur, échappé d'un navire norvégien en rade de Québec.

Il s'était imaginé qu'on le poursuivait pour le livrer à son capitaine.

Quand il se vit libre, sa joie fut exubérante. Il nous serrait les mains, et semblait ne savoir que baragouiner pour nous remercier.

Franchement, c'était bien le cas ou jamais de répondre : Il n'y a pas de quoi !

Le lendemain était le 13 juillet 1855 ; et la "Capricieuse", le premier vaisseau de guerre français qui eût visité le Saint-Laurent depuis la cession du pays à l'Angleterre, jetait l'ancre dans notre port aux acclamations de tout un peuple.

Cela fit diversion pour quelques jours. Mais un soir la lueur fatale éclata de nouveau, et la foule se rua comme à l'ordinaire, vers le lieu du sinistre. La grange de Thomas Fraser était en feu.

Cette grange occupait un des sites les plus pittoresques de Lévis, couronnant cette pointe de rocher contourné par la "côte à Bégin", seule route qui conduisait du fleuve aux hauteurs de Bienville.

Point d'endroit plus avantageusement situé pour permettre à l'instinct destructeur d'un incendiaire tout le déploiement de majesté sauvage que doit ambitionner le crime, quand il n'est pas l'œuvre d'un criminel vulgaire.

Décidément, le nôtre—s'il faut en juger par la brillante féerie dont il se paya le luxe ce soir-là—était un artiste ; et les habitants de Québec durent avoir sous les yeux un spectacle dont ils se souviendraient encore, s'ils n'étaient pas un peu gâtés sous le rapport des conflagrations.

De notre côté, comme on commençait à se blaser, nous regardions assez froidement monter vers le ciel les grandes spirales de flammes et de fumée qui allaient se réverbérer au loin dans les eaux du fleuve au bénéfice des Québécois, des habitants de Beauport et des "sorciers" de l'Île d'Orléans.

Tout à coup une vaste exclamation retentit :

—Les Français ! les Français !...

Cinq ou six longs canots d'hommes s'étaient détachés des flancs de la corvette, avaient pris terre dans ce que nous appelions "l'anse à Beaulieu", et les hardis marins de la France gravaient la côte au pas de course, avec une petite pompe, des boyaux, des seaux, des grappins et des haches d'abordage.

Et à l'œuvre !...

Ce fut une scène magnifique. Il fallait voir travailler ces braves gens ! On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer : leur courage, leur discipline ou leur intelligence.

La grange n'en fut pas moins rasée de fond en comble, mais l'incendie fut maîtrisé et restreint de telle sorte que le voisinage—menacé d'abord—fut préservé de tout dommages.

Le dévouement des marins français ne resta pas sans récompense.

La reconnaissance d'un vieux richard de l'endroit—un de ceux qui avaient eu le plus de crainte pour leurs propriétés—se manifesta sur le champ.

Je ne nommerai pas ce noble enfant du pays, de peur de suggérer aux citoyens de ma ville natale l'idée dispendieuse de lui élever une statue de bronze.

—Sapristi ! sapristi ! dit-il, y a-t-il moyen de voir quelque chose de plus beau ? On ne peut pas laisser passer cela comme ça. Ces braves gens ne retourneront pas à bord sans qu'on leur ait servi quelque chose pour les rafraîchir !...

Un tremblement de terre n'aurait pas plus surpris ceux qui l'entendirent ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence ; le vieux allait se fendre, de son propre chef, et sérieusement.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, et chacun accourut pour être témoin du miracle. On parlait des noces de Cana.

Quelques minutes après, les invités se massaient dans la cuisine du généreux citoyen, qui leur offrait à chacun, de ses propres mains, le contenu d'un gobelet de ferblanc, en leur disant d'une voix émue :

—Je m'en vas vous servir moi-même ; vous méritez ben ça. Buvez, buvez, nos gens ! Ça vous fera pas mal ; c'est de la bonne eau de "ressource" ; vous n'avez pas souvent d'eau si fraîche dans le voyage !

Est-il besoin d'ajouter, qu'après avoir été témoins d'une pareille largesse, les spectateurs ne se séparèrent pas sans pousser quelques hourras en l'honneur de l'étonnant amphitryon.

Quant aux marins français, ils s'en retournèrent à leur vaisseau sans murmurer, mais surtout... sans trébucher.

La seule remarque que j'entendis faire, fut celle d'un mousse qui disait :

—Nom d'un chien ! ils ne sont pas près d'en avoir, des incendies, après ce déluge-là !

Le plus drôle, c'est que le petit matelot disait vrai. Ce fut le dernier incendie qui affligeât Lévis pour des années.

Quel était l'incendiaire ? me demandez-vous.

On ne l'a jamais su d'une façon certaine.

On mit le tout sur le compte d'une monomanie.

C'est assez plausible ; mais plusieurs inclinent encore à croire que, si tout rentra dans l'ordre après l'incendie de la grange de Thomas Fraser, il faut l'attribuer à la prédiction du petit mousse de la "Capricieuse."

LOUIS FRECHETTE.

Pâques et le printemps demandent des coiffures nouvelles. Fêtons les gaiement en arborant les chapeaux aux couleurs les plus tendres, aux fleurs les plus variées. Et où trouveriez-vous ces gracieuses merveilles, si ce n'est chez la modiste de bon goût qu'est madame Pageau. C'est un charme que d'admirer le ravissant parterre de jolis chapeaux qu'elle étale dans ses salons aux yeux ravis des acheteuses. Le Journal de Françoise ne peut donc faire mieux que de recommander cette modiste à ses élégantes lectrices. Si elles veulent donc quelque chose de chic, de smart et qui soit, en même temps à la portée de toutes les bourses, qu'elles se hâtent de se rendre chez

Mme PAGEAU,

769, rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis

—Est-ce que ton journal paraît tous les jours ?

—Nous paraissions six fois par semaine.

—Et le dimanche ?

—Nous paraissions.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Gillet, le sympathique professeur de littérature, à l'Université Laval, donnera, la semaine prochaine, dans la salle des promotions, une conférence sur Saint-François d'Assise et l'Art, au bénéfice de la Bibliothèque d'Etudes de l'Université. Le sujet de la conférence et le talent de M. Gillet nous assurent déjà une très intéressante soirée. Les billets sont en vente au Secrétariat de l'Université.

Petite Bleue

I

Nous étions une vingtaine de saint-cyriens—pas plus—à ce bal de l'Elysée.

Hélas ! comme ils semblaient pâles, ces uniformes coquets vers lesquels, aux jours de grandes revues à Longchamps, s'en allaient les cris d'une foule enthousiaste ! Comme nous étions peu de chose près de tous ces officiers et personnages graves dont les broderies étincelaient au milieu des robes claires des femmes.



Jean Saint-Yves

retourner.

C'était un commandant, "un ancien". Il se mit aussitôt à me parler Ecole et je l'écoutais avec tous les dehors d'une déférence naturelle. Je souriais aux bons endroits et plaçais quelques mots heureux. Mais je ne perdais pas de vue les jeunes filles qui passaient, où, chez toutes, dans l'éclat des yeux, le tremblement des narines et de la gorge, la valse qui finissait laissait une langueur et une griserie.

—Vous ne dansez pas ?

—Mon Dieu, non, je ne danse pas !

Le commandant me posait cette question, comprenant que sa conversation pouvait bien ne pas m'intéresser.

Et plus je me dérobaï, plus il me taquinait.

—Ah ! cette nouvelle génération ! étonnante, étonnante, ma foi !..... Dire que je ne pouvais tenir en place, oui, monsieur, moi qui vous parle, quand j'entendais une valse et que de jolies femmes, de charmantes jeunes filles, comme ce soir... Vous souriez, je crois, jeune homme, vous n'é-

coutez pas !... Je comprends, c'est ma tête, mon crâne dénudé...

—Oh ! mon commandant...

—Ah ! vous regardez là-bas, dans ce coin, sous les palmiers, près de la porte, n'est-ce pas ?... cette petite bleue ?...

—Où donc, mon commandant ?

—Faites l'étonné ! Vous n'avez d'yeux que pour elle... Tenez, elle vient de laisser tomber son éventail ; courez donc, précipitez-vous !...

—Mon commandant !...

—Monsieur "Bahut !"... de plus en plus étonnant !... Au fait, comment la trouvez-vous ?

—Fort bien, mon commandant.

—Ah ! vous y êtes... tiens !... tout de même... j'en suis heureux..... Et vous la trouvez bien, comme cela, simplement ?

—J'ai dit fort bien, mon commandant ; j'ajouterai même qu'elle valse à ravir.

—Voyez-vous ! Eh bien ! monsieur, j'aime surtout, sa figure de bébé, sa petite frimousse drôle...

—Oh ! drôle ! drôle, mon commandant... expressive, mobile... très mobile même.

—Comme vous l'entendrez. Et tenez, je dirai encore que rien n'est gai et jeune en elle comme ce petit nez planté là, en virgule, effronté, railleur, menaçant...

—Certes, mon commandant, un petit nez bien retroussé, bien parisien, et avec ça un air à part, un je ne sais quoi...

Et, dans cette atmosphère de bal, très lourde avec ses senteurs moites et ses effleuves où devaient papillonner des baisers volés, très discrets, les premiers accords d'une valse tombèrent lentement.

La salle fut bientôt envahie.

Les couples se balançaient un instant, puis s'élançaient emportés dans la mélodie.

—Une bonne occasion d'aller l'inviter.

—Mon Dieu !... mon commandant...

—Allez ! on va vous l'enlever..... Vous avez peur ?

—Je ne la connais pas.

—Qu'à cela ne tienne. Tous les mêmes, ces petits-là !... Suivez-moi, monsieur, et ne tombez pas.

A notre approche, la jeune fille eut un sourire et se leva dès les premiers mots, tendant déjà les mains.

—Mademoiselle ma nièce, permets-moi de te présenter un jeune "melon" de l'année, échappé de sa cloche pour quelques heures seulement. Je l'ai cueilli soupirant dans un coin. Il trouve que tu vales très bien.

II

En quelques mots, voici notre rencontre et j'en souris encore à l'heure qu'il est, comme si tout ce passé était hier seulement.

Nous avons causé beaucoup entre chaque danse, entre chaque valse, pourrais-je dire : car, sauf le quadrille, elle valsait tout.

J'ai su ainsi que son grand-père était un des généraux qu'illustra la conquête de l'Algérie, et que son père, colonel, grièvement blessé en 1870, avait dû se résigner à prendre sa retraite.

Elle était encore de ces créatures qui prennent au ciel toutes leurs croyances, qui cherchent les âmes absentes dans le scintillement des astres et croient à la vertu des étoiles filantes. Je ne pense pas cependant qu'elle pût être de celles qui s'en vont rêveuses toujours, mystiques, adorant les biscuits, les couchers de soleils et les longs peignoirs crème. Sa bouche mutine découvrait de fort belles dents faites pour des entretiens plus pratiques avec la vie. Du reste, il n'y avait qu'à l'écouter : n'avait-elle pas encore eu l'envie folle, dernièrement, de se barbouiller de confiture comme un enfant—pour voir.

Et vite, elle se reprenait, se disait très sérieuse pourtant.

Elle allait encore au cours.

—Je ne sais qui a mis cette idée dans la tête de ma chère maman, mais elle veut que j'obtienne mon brevet. Il paraît que c'est tout dans la vie d'une jeune fille, ce brevet. Quand on a dit ces simples mots : "Vous savez, elle a passé ses examens", on a tout dit.

—C'est un titre, en effet.

—Oui, ça flatte, ça pose, c'est reçu dans le monde.

—Avec cela on fait son petit effet.

—Oh ! pas du tout, un très grand, je vous assure.

—C'est ce que je n'osais dire, mademoiselle.

—Ainsi, ma sœur Jeanne a eu son brevet l'année dernière, eh bien ! la voilà fiancée maintenant.

—Je ne croyais pas le brevet très utile en pareil cas.

—Beaucoup trop, hélas ! grand-mère me le dit : si je veux me marier—plus tard, surtout avec un officier—il faudra bien en venir là.

—Ah ! vous avez déjà établi une petite préférence ?

—Pas précisément, car c'est dans le sang. Rien que des militaires, chez nous. Tout le monde y passe de père en fils, hommes et femmes.

—Parfait ! parfait !

—Alors je travaille. Il faut être hauteur dans le ménage. Ces messieurs apportent du régiment une habitude de commandement...

—Et il faut apprendre à leur tenir tête, n'est-ce pas ?

—Tout juste.

Loin de moi l'idée que je venais de rencontrer un bas-bleu. Elle me parut tout simplement très mauvaise écolière, frondeuse et terrible avec ses boutades d'enfant gâté.

Je crus comprendre que Louis XIV était son roi, mais elle s'y perdait en fin de compte et trouvant Colbert trop compliqué, Louvois trop remuant, les jansénistes trop grands rhéteurs, elle se passait de tous autres commentaires. Une seule chose l'intéressait au cours : la littérature, et encore avait-elle une façon toute particulière de l'interpréter. Il n'est pas question des classiques, bien entendu. Elle leur reconnaissait volontiers de grandes beautés, mais c'était une admiration de musée, quelque chose comme celle qu'on accorde à la galerie des Antiques, au Louvre. Elle trouvait le passé très beau et disait cela sans hésitation, sans réticences, comme une petite fille bien élevée.

Elle adorait Lamartine et raffolait de Musset—autant qu'elle pouvait en connaître—et c'était très amusant de l'entendre murmurer, au milieu de ces groupes aux teints décolorés portant tous les désirs flotant dans cette nuit de fête, allant les yeux mi-clos, cernés, alanguis d'émotions factices et malsaines.

—Oh ! ce pélican !... ce pélican !... c'est saisissant !

Nous étions alors au bout de la grande galerie, dans un charmant salon vieil or, où l'on avait laissé quelques jolis meubles Henri II, noirs, du plus pur style.

La fin du bal approchait et, avec, l'heure des conversations mêlées de confidences, heure où les mamans sont bien loin.

Et j'ai rêvé, là, d'une maisonnette blanche, bien close, oubliée dans la campagne pendant de longs mois d'hiver et vers laquelle on va, un matin de printemps, rouvrir les portes et les volets à la joie de l'ensoleillement.

La "petite bleue" fit comme toutes les jeunes filles. Elle ouvrit d'abord le petit volet, la fenêtre, puis le grand portail, tout son cœur d'enfant.

C'était une amie, en voyage de nocces, qu'elle aimait et qui ne lui écrivait plus. C'était le petit Italien qui venait tous les jours avec son accordéon, et qui lui souriait quand elle lui jetait son aumône. C'était un flot de rubans qu'un jeune lieutenant, vainqueur dans un "rallye", avait épinglé à son ombrelle. Puis, à propos de l'artiste qui chantait "Mignon" quand on l'avait conduite à l'Opéra-Comique, avant-hier, pour sa fête, elle parlait de la Malibran et récitait une strophe de l'ode célèbre, s'étant souvenue, entre temps, d'un petit chien écrasé par un omnibus.

—Tenez ! voici là-bas Mme de Rochemauve, cette brune en bouton-d'or ; c'est elle qu'il faut entendre chanter "le Saule" ! C'est son morceau favori, son succès. Elle ne chante que cela, elle le traîne partout, elle en a fait son bien. Aussi en arrive-t-elle à se figurer je ne sais quoi. C'est un vrai saule à la fin. Et si j'ai le malheur de regarder mon frère Georges à ce moment-là, c'est fatal ! je pouffe. Miss fait des yeux effrayants et, le soir, j'ai mon sermon. Pauvre maman ! C'est plus fort que moi.

Et rien n'était plus jeune et charmant que ce visage de petite fille reflétant chaque phase de cette conversation, comme les étangs des prairies où le ciel se pose avec ses vols d'oiseaux et ses nuages errants.

III

Il me vient même à l'esprit, quoique ce ne soit guère la place d'une pareille évocation, ces trois lignes faites pour une autre :

Son nez dit : Qui sait ?

Sa bouche : Peut-être !

Ses yeux : Certainement.

Oui, certainement — il me semble l'entendre—je suis gaie. Je dis beaucoup de choses impossibles, cela se peut, car Miss n'est pas là. Mais je suis jeune, jeune comme un rayon d'aurore, jeune comme une prière d'enfant.

Peut-être... le serai-je toujours, car je me sens l'âme d'un oiseau, d'un oiseau ayant de longues ailes fortes et bien lisses, faites pour les grands vols, et malgré ma vivacité et l'air moqueur qui est écrit là, sur mon front, à travers mes boucles frisées, je suis bonne, allez ! Je suis la petite bête à bon Dieu qui va cherchant la lumière et s'endormira ce soir au sein d'une fleur, lassée de bonheur. Et qui sait ?...

Sa toilette était très simple, une robe de gaze bleue plissée autour de la taille enserrée d'un ruban qui retombait sur le côté. Et de son corsage à la vierge sa jeune poitrine, ses frères épaules, sa petite tête—rose délicate à tige d'ivoire —émergeaient comme ces fleurs des eaux qui montent lentement vers le jour s'ouvrir à la surface s'endormir bercées.

Elle était légère et merveilleusement souple. C'était moi qui la suivais, me laissais guider. Nous passions à travers les couples fuyant de tous côtés, évitant les heurts maladroits, tantôt ici, tantôt là et dans cette fièvre de la valse qui la prenait tout entière, je sentais son souffle passer sur mon visage, près de mes lèvres entr'ouvertes qui s'en parfumaient.

Sur ma poitrine, son cœur tremblait plein d'illusions folles, d'aspirations inconnues, avide, s'enivrant de ces premières innocentes voluptés de la vie, dont il avait soif, ne se raisonnant pas encore, allant tout entier, sans réserve, toujours comme une joyeuse envolée de cloches dans l'air matinal.

Elle faisait son entrée dans le monde, fraîche et jolie comme une pâquerette des grands chemins ou

quelque fleur mignonne ayant vécu jusqu'alors dans le calme recueilli et les tièdes somnolences qu'ont les plantes des serres. La vie pour elle n'était qu'une chose bonne. Et cela se lisait tout au long à travers l'ombre des grands cils où, par instant, passaient quelques lueurs douces, étranges comme ce jour pâle qu'ont les jardins des cours intérieures en Orient.

Et elle parlait toujours.

C'était comme un babil, un gazouillis sans trêve, éclatant sous la feuillée où le soleil couchant se glisse, et il allait, le cher ramage, rythmé par la mélodie d'une valse, se traînant avec peine dans cet air troublé des fins de bal, éveillant en moi des félicités inconnues, des prières oubliées, des images sans nombre.

Et comme Dieu dans toute vie a placé un peu de bonheur, j'ai cru franchement le voir rayonner et venir à moi...

Vie d'amour tendre, vie à deux — promenades sans but, le soir au long des chemins creux plantés d'arbres où les feuilles tombées tournent dans le vent qui passe leurs valses de mort—veillées d'hiver dans sa chambre bien close, elle brodant quelque ouvrage, moi, lui lisant quelque poète qu'elle aime, tandis qu'au dehors la rafale gémit et nous fait tressaillir et regarder avec des envies folles de nous serrer bien près l'un de l'autre—douleurs du foyer, douleurs intimes bravement supportées à deux, bénies... J'ai vu, que dis-je ? j'ai vécu tout cela, un instant—trop vite.

IV

On m'envoya dans un régiment perdu en un pays du Nord, très triste.

La ville avait encore son enceinte de jadis flanquée de tours à mâchicoulis, de hautes murailles très anciennes, écroulées par endroits en d'étranges silhouettes mortes, ébréchées comme une mâchoire de vieille femme. On apercevait alors, à travers des rues très sombres et aux angles, des maisons à poivrières.

Dans les fossés, l'eau de la rivière coulait toujours, clapotant, glissant au milieu de tous ces débris et des broussailles qui les recouvraient,

avec une plainte grêle comme un râle épuisé, très doux.

Et sur cette chose noire où des toits enchevêtrés se voyaient, des cheminées d'usines montaient, exhalant sans trêve une fumée épaisse.

Il y faisait très froid et sur dix mois de l'année le ciel n'avait pas un lambeau d'azur. Il se traînait très bas, chargé de nuages gris bien tassés les uns sur les autres, monotones, désespérants, accrochant la flèche de la cathédrale et les girouettes des beffrois.

Quand venait le soleil, c'était comme un reflet d'une nuit des pôles, tant la lueur pâlie qui essayait de percer jusqu'à nous était peu de chose.

J'ai rencontré là, pour la première fois, la solitude et les heures d'effroi et de doute.

C'est vers elle alors que j'ai tourné les yeux. Et de toute cette ombre, de tout ce passé de jeunesse, elle est sortie, la chère petite image, plus aimée à chaque évocation, plus pure, plus triomphante.

Un an après, de retour à Paris pour quelques mois, je la retrouvai au bal travesti donné par la jeune marquise de Sauves inaugurant son hôtel de la place Malherbes.

Elle représentait la violette.

Sa robe, très courte, qui lui allait à ravir, en était parsemée. Elle en avait aussi dans les cheveux, à la ceinture et aux épaules. Toutes ces fleurs étaient naturelles et très belles. Un rien les faisait trembler et je ne sais pourquoi je m'obstinais à leur trouver comme de petites figures, de grands yeux tristes ayant ces regards doux d'êtres qui s'inclinent et vont mourir.

Toutes ces pauvres fleurs l'entouraient d'un charme profond qui la rendait plus rougissante, plus jolie que jamais.

Cet hiver-là je la revis souvent. Nous passâmes plus d'une heure charmante au bras l'un de l'autre, et quelle que fût la couleur de sa robe—rose, blanche ou mauve—pour moi, c'était toujours la même, "ma petite bleue".

Au lendemain de quelque soirée, sentant tout à coup comme un grand isolement me peser sur le cœur, j'écrivais à une femme, écrivain très connu, spirituelle et très bonne. Elle

m'honorait d'une véritable affection maternelle. Je ne sais trop ce que je lui pouvais bien dire au juste et quels mots traçait ma plume, quelles images venaient de mes pensées du moment.

Rien de plus navrant que ces rêves des lendemains de bal où le cœur se serre et semble mourir peu à peu, larme à larme, alors que l'écho de la dernière valse chante encore d'une voix lointaine de morte bien-aimée, voix des choses intimes brisées, sans aurore.

—Allons, mon enfant, répondait-elle, décidément vous voilà en plein bleu, en plein azur. Rien de mieux pour un rêve de vingt ans, j'en conviens ; mais ne négligez pas notre vie et sa réalité. Vous souffririez trop un jour ! Chaque pas vous ferait l'effet d'une chute, et rien n'est dangereux à votre âge, croyez-moi, comme ces bouffées de tendresse qui partent du cœur et grisent le cerveau !

Quelque temps après, dans une de ses nouvelles, intitulée "les Hirondelles", dont j'ai gardé le brouillon, je lisais ce passage :

"... Et, de départ en départ, les hirondelles fuient devant l'hiver de la vieillesse ; ni cages, ni barreaux n'y peuvent rien. Dieu veut que les hirondelles partent quand le froid arrive. Nulle ne reste, pas même la plus chérie — l'hirondelle couleur de rêve, l'hirondelle bleu d'amour ; — car si, parmi ses sœurs, l'homme gardait celle-là, il ne croirait plus à la vieillesse, ni à la mort.

"Penserait-on que l'hiver existe si l'on voyait, dans l'azur profond du ciel, malgré la gelée d'un matin de janvier, voler une seule hirondelle !"

V

L'hiver est venu, en effet.

Les hasards de ma vie m'ont pris et jeté un peu de tous côtés, aux ronces des chemins comme aux flots des grèves. J'ai dit adieu à ces heures où j'ai grisé toute ma jeunesse et trouvé ma grande foi en la vie.

L'exil aussi est venu...

Où donc es-tu, hirondelle, bleu d'amour ?

Le soir, dans le silence, veillant sous ma petite lampe de travail qui jette sur chaque chose sa lumière ro-

sée par l'abat-jour, j'ai souvent songé à quelque intérieur discret, à quelque nid tiède encore du dernier baiser, calme, plein d'amour, où lassée des grandes valse et des grands rayons, elle a dû s'arrêter un jour, toute tremblante

Peut-être encore s'est-elle perdue vers quelque radieuse aurore que nos yeux ne peuvent voir, vers ce coin du ciel où les âmes des Bien-Aimées emportées en plein rêve vont à Dieu d'une seule volée !

JEAN SAINT-YVES.

Il y aura, le mardi, 21 avril, une soirée de gala, au théâtre des Nouveautés, au bénéfice de l'hôpital Sainte-Justine. Les cours de cette œuvre intéressante y assisteront en grand nombre. On s'amusera tout en faisant le bien.

C'est un grand manque de tact, sinon de cœur, de dire qu'on les plaint de leur sort à ceux qui ne s'en plaignent pas.—Baronne Knorr.

Souvent Femme varie . . .

même de forme.

LA FIN DU FROU-FROU

Les femmes sont d'inlassables et minutieuses artistes. Sans défaillance, au cours des siècles, elles ciselèrent l'œuvre de leur beauté. Sans doute il nous apparaît aujourd'hui que, parfois, leur effort s'égara, et pour ne point remonter trop haut—il est permis de déplorer qu'après la pure résurrection de la draperie antique tentée par le Directoire, elles aient voulu rendre leur grâce plus secrète en l'alourdissant d'inutiles artifices.

Ce fut d'abord la manche "à gigot", déformatrice de la ligne de l'avant-bras ; puis le ballonnement des jupes, qui s'éloignèrent du corps sous la poussée de rigides jupes mode qui s'enfla jusqu'à l'avènement de la crinoline pour aboutir à l'odieuse "tournure".

Pour tout dire, sous ces accoutrements même, les femmes, toujours, surent réaliser une beauté vivante, ondoyante, fugitive et toujours renouvelée.

Il semble maintenant que le souci d'assouplir la toilette à la forme se précise chaque jour. Les étoffes se lient plus intimement au rythme des gestes, et la houle souple des hanches ne se dissimule plus sous l'ampleur des jupons. Ainsi nos élégantes affinent une allure qu'elles daignent rendre plus révélatrice.

Une grande révolution s'accomplit : le jupon disparaît.

Jupons blancs, jupons de soie qui faisiez si joliment frou-frou, votre règne est fini. Le pantalon-jupon vous a détrônés. Nombre de femmes même se libèrent de ce détail de toilette, qu'elles remplacent par la culotte de soie ou de jersey de soie. Les plis de la robe, non doublée, épousent alors nettement les ondulations du corps. La poupée est morte ; la femme demeure.

Le soir surtout, sous une longue jupe de "panne" ou de peau de Suède, les femmes sont habillées—ou déshabillées—de fort seyante manière. Peut-être, dans l'après-midi, si l'on porte la "trotteuse", y aura-t-il quelques hésitations, mais, en tout cas, la vogue du jupon décline avec une grande rapidité, parmi les mondaines, s'entend.

Et si le frou-frou n'émeut plus les oreilles de son chuchotement câlin, vous aurez pourtant, droit, mesdames, à une gratitude nouvelle : celle d'avoir consenti à offrir l'harmonieuse joie d'une Beauté plus délicate et plus pure d'être moins entourée d'artifices.

CIGARETTE.

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

Notre Littérature Nationale

Sous ce titre, M. l'abbé Elie Auclair a donné, la semaine dernière, à l'Université Laval une conférence qu'un nombreux auditoire a écouté avec un vif intérêt.

Nul, mieux que M. l'abbé Auclair, peut-être, ne pouvait traiter ce sujet, devenu épineux pour notre amour-propre de Canadien, avec autant de délicatesse et de savoir. M. Auclair est un conférencier bien renseigné, qui étudie et s'instruit sans cesse et dont la réputation d'écrivain est établie parmi nous.

Je ne suis donc pas embarrassée pour faire de sa conférence tous les éloges qu'elle mérite, mais je n'imposerais pas ce supplice à sa modestie. J'ai plutôt une observation à faire, un point d'interrogation à poser, et bien que cela soit, dans le cas qui m'occupe, deux choses peu aimables envers une très estimable personnalité, je ne me déroberai point à ce devoir.

M. l'abbé Auclair a prouvé qu'il existe une littérature nationale canadienne, depuis 1760. Il a parlé de ses pionniers, puis de ceux qui ont continué ses traditions jusqu'à nos jours.

Pourquoi dans la nomenclature des poètes et des littérateurs, n'a-t-il pas fait mention d'aucune femme ?

La bienséance, la courtoisie, la morale ne s'y opposaient point. Et la justice l'exigeait.

Les femmes, au Canada, fournissent à la littérature nationale un apport qui ne peut plus s'ignorer. Elles sont déjà plusieurs en nombre, et, si, toutes n'ont pas consacré à nos lettres, un talent égal, chacune, du

moins, a contribué, selon ses ressources, à l'édifice de ce monument impérissable, j'aime à le croire, de la littérature nationale canadienne-française.

Je suis peinée que M. l'abbé Elie Auclair ait pu l'oublier.

FRANÇOISE.

Prédicateurs et Prédications

Moi, j'aime les femmes.

J'aime leur esprit et leur beauté, leur grâce et leur malice et je n'ai pas de plus grand plaisir que de les entendre discuter entre elles, qu'il s'agisse de transformer la mode ou de réformer le monde : deux de leurs grandes préoccupations !

Elles ont deviné, ou je leur ai confié, ma faiblesse ; comme je suis un bon vieux garçon, pas encombrant, elles m'admettent volontiers à leurs petits caucus, où j'arrive à l'improviste, avec l'air de rien... Aucune ne se laisse prendre à la comédie que je recommence à chaque occasion..... oui ! hélas, une vilaine habitude prise à leur contact !

Hier, donc, j'arrive au milieu d'un élégant vacarme, et vrai, je remercie le Bon Sort de n'avoir pas à faire agréer mes sermons par ces dames.

Elles discutaient sur les prédicateurs et les prédications de carême. Les opinions étaient très partagées, les critiques malicieuses, certaines appréciations, très flatteuses, le tout présentant un ensemble de remarques justes et sensées, dites le plus drôlement de monde, et qu'il n'est pas du tout puéril de faire connaître ici.

Les pauvres vieux garçons calomniés cherchent malgré tout à se rendre utiles !

Ce fut d'abord le procès du rude prédicateur qui retrousse ses manches sur ses poignets pour asséner plus sûrement ses coups. Celui-là ne compte, pour impressionner les foules, que sur les éclats de voix, les dé-

clamations aussi exagérées que passionnées. Tout occupé de son tapage, c'est-à-dire de lui-même, il ne sent pas, à mesure que se déroulent les descriptions flamboyantes des châtements éternels, que les cœurs se calment, se glacent, se dérobent, refusant d'être remués par toute cette fantasmagorie.

Une très insolente petite personne osa même appeler ces énergumènes des "Remueurs de Croquemitaines". Je l'en blamai sévèrement, mais je n'eus pas le loisir de provoquer le repentir de la coupable,—elle était emportée avec toutes les autres dans la discussion passionnante.



" La réflexion mûrit la pensée "

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude, se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.

820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.

447 rue St-Laurent, près De Montigny.

JEAN DESHAYES, Graphologue

873, rue Notre-Dame Est - Hochelaga

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc!

Pharmacie LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

Vint le tour de celui qui n'arrive pas à dire sa pensée : il tourne autour, piétine sur place sans avancer... et toutes ces charitables dames déploreraient l'impossibilité, ou de lui dire le mot juste qu'il n'attrape pas, ou de lui crier : "c'est la grâce que je vous souhaite !"

—Non, voyez-vous, faisait mon insolente petite personne, il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un tel sermon, si ce n'est deux sermons semblables !

—Alors quoi ! Vous faut-il du style, de l'éloquence ronflante, des images à la Châteaubriand ? criai-je exaspéré, et prenant la défense de mes pauvres frères en soutane.

—Brrr ! j'aime mieux les ennuyeux, car je ne connais rien de plus faux, de plus crispant que ce style ampoulé où des images, toujours les mêmes sont enchassées dans une phraséologie poncive et surannée. O ces trois points, subdivisés eux-mêmes en une infinité de points plus petits ! Et ces énumérations surtout ! Ces énumérations ascendantes et descendantes...

—Mais enfin, clamaï-je, que voulez-vous ? Finirez-vous de critiquer ? N'avez-vous jamais admiré un prédicateur, et même beaucoup de prédicateurs ?

Que n'étiez-vous là, artistes de la chaire !—que n'avez-vous entendu le concert des ex-démonnes transformé en chœur de louanges ! Hélas, vous ne pouvez entendre que les échos que je recueille pour vous avec un zèle dont vous me saurez gré, j'espère.

—Ce que nous voulons, c'est la parole toute simple qui sort de la foi, passe par le cœur, et cherche à pénétrer l'âme.

Quand cette parole est éloquente, quand la chaleur, la couleur, l'élégance s'unissent pour nous ravir, tant mieux, mais malgré ce que vous pensez de notre sagesse, elle est trop réelle pour nous rendre aussi exigeantes que vous voulez bien le dire. A défaut d'éloquence, nous demandons un enseignement solide, une prédication plus méditée qu'apprise, des pensées profondes au lieu des redites banales qui reviennent périodiquement à chaque fête, au commencement de chaque saison, à la fin de chaque année !

—Et vous en avez entendu de ces sermons, mesdames ?

—Certes ! Et les paroles et les pensées de ces apôtres, partant vraiment de leurs cœurs, ont réveillé d'autres cœurs endormis, d'autres consciences assoupies.

Oh ! oui, nous en avons entendu, et nous en entendons parfois, des hommes à la parole douce, persuasive et harmonieuse. On se décide à aller les entendre par mode ou désœuvrement, par curiosité ou pour faire comme les autres, on revient emportant, avec le sentiment de la vanité de nos actes quotidiens et le néant de nos agitations terrestres, le désir de revivre encore cet idéal entrevu, et le mot des disciples d'Emmaüs est murmuré dans certaines âmes inquiètes : "Comme notre cœur était embrasé lorsqu'il nous parlait dans ce chemin !"

La voix très douce semblait prier dans un silence recueilli, les plumes frissonnantes elles-mêmes avaient une allure pieuse... O les femmes ! les femmes !

IL TROUVARDIR.

Une Jolie Fête

Pour célébrer la vingt-cinquième année de professorat de Mlle Cartier, notre artiste canadienne, ses élèves ont donné à la salle Y.M.C.A. un récital de piano.

Ce fut une soirée brillante. Un auditoire nombreux et select, fit le plus aimable accueil aux jeunes pianistes dont le talent est dirigé et développé par un enseignement supérieur.

Depuis vingt-cinq ans, Mlle Cartier, a non-seulement été un professeur aussi compétent qu'admirable, mais, elle a de plus, fait une œuvre méritoire et patriotique en consacrant beaucoup de son temps au développement de l'art musical parmi nous.

Nous félicitons donc, l'artiste et la vaillante femme que personnifie à la fois Mlle Cartier, et nous lui souhaitons tous les succès dans sa carrière de professeur, toutes les sympathies dans sa vie de femme, que ses talents, son énergie, sa force d'âme lui ont mérités.

BRAVO !

Les Chambres provinciales et fédérales ont entendu, cette année, des accents nouveaux, auxquels, jusqu'à nos jours, aucune députation ne les avait habituées.

Elles ont entendu un éloquent plaider, en faveur des lettres canadiennes, et de pressantes sollicitations auprès de nos gouvernants pour que chaque année, il soit officiellement distrait quelques parcelles du trésor public, envers nos littérateurs.

M. Charles Gauvreau, député de Témiscouata, à Ottawa, et M. Mousseau, député de Soulanges, à Québec, ont présenté cette étonnante requête à leur gouvernement respectif.

Bravo !

M. le député de Soulanges suggère même quelques moyens à prendre pour donner à notre littérature un encouragement tangible :

Un recueil d'œuvres primées parmi les plus méritantes ; un concours permanent, ouvert à tous les écrivains, —cette idée fut d'abord préconisée par l'hon. M. Robidoux—; puis, enfin, des bourses de voyage.

Je fais des vœux pour que la proposition généreuse de M. le député de Soulanges soit écoutée. Et pourquoi ne le serait-elle pas ? Elle est humanitaire autant que nationale. Car, ceux qui s'adonnent exclusivement à la carrière des lettres, en notre pays, ne sont pas même assurés du pain quotidien !

Et pourtant les gouvernements qui ont passé à la prostérité sont surtout ceux qui ont favorisé la culture des lettres et des arts.

Si le ministère Gouin est destiné à être le premier, dans notre histoire, à aider au développement intellectuel de ses compatriotes, ainsi qu'à l'éclosion de chefs-d'œuvre littéraires et artistiques, qu'il s'en réjouisse !

FRANÇOISE.

Les gens timides sont ceux qui, très occupés d'eux-mêmes se demandent sans cesse ce qu'en pensent les autres.—Mme Calmon.

RECETTES UTILES

(Pour Pâques).

SALADE AUX LEGUMES.— Prenez en égale quantité des betteraves, des navets, des patates et autres légumes cuits si vous en avez, coupez-les en parties carrées de la grosseur d'un dé; mettez-les dans un plat et ajoutez du céleri, coupez fin, environ un tiers de céleri pour deux tiers de légumes, **mélangez avec votre préparation à salade.**

GATEAU MERVEILLEUX DE PAQUES.—Ajoutez à une livre de "Farine Marge" autant de sucre en poudre et autant de beurre que vous faites fondre, huit œufs, 1-2 livre de raisins de Malaga épépinés, quelques raisins de Corinthe, **une once de cédrat** et un verre à liqueur de rhum; mélangez bien le tout ensemble. **Beurrez votre moule et faites cuire à petit feu.**

SUCRE A LA CREME. — Pour 2 tasses de sucre, mettez une tasse de crème. **Faites bouillir pendant vingt minutes.** Tournez et faites refroidir dans un plat. Coupez avant qu'il soit trop dur.

CONSEILS UTILES

POUR LES NEZ ROUGES. — A ceux qui souffrent d'un nez rougeoyant: Mélez vingt grammes d'eau de fleurs d'oranger à la même quantité d'eau de rose et faites-y dissoudre trois grammes environ de borax, puis humectez-vous fréquemment de ce liquide en ayant bien soin de le laisser sécher sur votre nez, et vous le verrez reprendre ses primitives couleurs.

POUR ENLEVER LES TACHES DE MOUCHES. — Nous recommandons des rondelles de pomme de terre pour enlever les taches de mouches. Frottez-en longtemps les parties tachées, et appliquez ensuite de l'alcool. Polissez ensuite avec une flanelle ou une peau de chamois.

Concours de Popularité

Pour le recrutement des abonnés

1er **PRIX**, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2ième **PRIX**, (150 abonnements nouveaux),

un piano de \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Achambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou de dame.

3ième **PRIX**, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathe

4ième **PRIX**, (50 nouveaux abonnements),

Montre pour Monsieur

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté,

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats, avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5ième **PRIX**, (35 nouveaux abonnements),

Pupitre avec combinaison de bibliothèque

6ième **PRIX**, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin moderne style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Ste-Catherine-Est.

7ième **PRIX**, (10 abonnements nouveaux), un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8ième **PRIX**, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1er mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

"LE JOURNAL DE FRANÇOISE"

80, rue Saint-Gabriel,

Montréal.

Propos d'Etiquette

D.—Est-il vrai que l'on porte des bagues jusque dans le pouce?

R.—La mode le permet ainsi.

D.—Combien de prix donne-t-on dans un "bridge"?

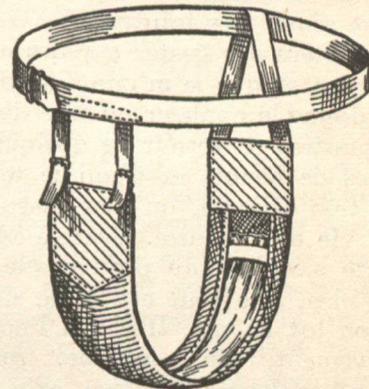
R.—Cela dépend tout à fait du nombre de tables, et, — faut-il le dire? — de la générosité de la maîtresse de maison.

D.—Les gants se portent-ils pour jouer aux cartes?

R.—Oui, si l'on veut, mais cela doit être fort incommode. D'ailleurs, la mode permet que l'on joue ses cartes sans gants, et ne pas oublier ses bagues.

LADY ETIQUETTE.

Le Meilleur Appareil inventé pour les Dames.



Hygiéniques pour le temps des Périodes Mensuelles.

Protecteur "Victoria"

Pas un article de Luxe, mais nécessaire Indispensable dans le cas des Maladies des Reins

Toute femme comprendra de suite la commodité et les avantages de notre Protecteur, Lorsqu'elle en fera usage, elle se joindra à toutes nos clientes pour vanter le "VICTORIA", s'étonnant que ce Protecteur n'ait pas été inventé plus tôt. Le Protecteur se compose de deux parties: Le sac et la ceinture. Le sac reçoit un garni. La ceinture entoure la taille. Le sac est fait de caoutchouc violet, pur, mince et inodore. La ceinture est faite de fine toile non élastique. La femme qui aura essayé le "VICTORIA" ne voudra pas s'en passer.—Prix franc de port \$1.00.

Demandez notre circulaire.

THE SAPHO MFG. CO.,

61, rue St-Gabriel, - Montreal

Nous recommandons à nos abonnés de lire l'annonce de "La Patrie", dans notre journal, afin de bien profiter des avantages offerts par ce grand quotidien. Faire le tour du monde, sans se déranger en aucune façon, c'est être plus heureux que le héros de Jules Verne. Nous serons charmée, pour notre part, de saisir la magnifique occasion proposée à tous par notre généreux confrère.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Et c'est une musique qui m'accompagne. Je les reconnais, si loin soient-elles, posées dans la lumière des décors merveilleux d'ici. Et je les admire. Elles me deviennent très chères ; elles me sont amies, des amies silencieuses et belles ; et je les aime ainsi, très lointaines, avec tout le mystère des gestes qu'elles accomplissent et que je m'imagine. Je leur pardonne le bonheur qu'elles donnent à d'autres en retour de quelques minutes de beauté et d'infinie tendresse, très délicate, qu'elles mettent en ma vie de solitaire. Grâce à elles, la route s'éclaire. Je prouve que tout est bien, que tout est beau. Chacun a son lot ici-bas. Il y a à l'accepter bravement, en homme, surtout quand le devoir l'impose, à le transformer, à l'embellir si possible par le rêve et non à blasphémer. " Tout ce que j'ai fait, c'est la vie réelle qui l'a fait naître," a dit Goethe. Moi, suivant cette idée, je puis dire que tout ce que j'ai là au cœur, c'est la vie vécue autour de moi, admirée et aimée, qui l'y a mis et qui fait ma force.

A ce moment, il se tut. Une jeune femme passait.

Sur le fond de l'ombrelle déployée la tête blonde se nimbait de reflets roses et dorés. Une quiétude se lisait sur ses traits, dans la manière dont son regard errant autour d'elle se posait sur les choses et les êtres rencontrés. Bien faite, vêtue d'une étoffe claire, souple, trahissant le rythme calme de chacun de ses mouvements, elle présentait un ensemble de lignes parfaites, et elle allait, en l'atmosphère tiède, parfumée, comme une harmonie vivante, l'andante lent et berceur d'une symphonie émouvante. La jeune femme était dépassée qu'ils marchaient encore côte à côte, silencieux.

Quelque chose vivait en son ami que Pierre commençait à percevoir.

—Et celle-là, murmura-t-il à la fin, la connaissez-vous ?

—Oui, ce n'est pas la première fois qu'elle vient ici.....

Et sa voix, à ce moment, eut une hésitation ; puis il avoua, le regard perdu, comme écoutant son cœur :

—C'est celle que je préfère. C'est pour elle surtout que vous me trouvez ici..... Sans cela..... Ce n'est pas mon habitude. Je suis un peu loup, vous savez. Je rôde à l'écart... Mais elle, c'est une de mes plus pures joies. Elle a l'air si bon, si sincère !... Et puis, plus vivement que d'autres elle me rappelle la France... et une affection qui n'est plus.

Là, il se reprit, releva la tête :

—Hier, sa petite fille passait ici, tenez. Moi, j'étais sur ce banc et je l'observais depuis longtemps. Je cherchais à démêler, en l'enfant, les signes futurs, à percevoir dans ses façons d'être et de s'égayer ce qui me révélerait la femme qu'elle serait un jour. Tout à coup elle fit un faux pas et tomba. J'eus vite fait de la relever. Il n'y avait pas de mal. Elle éclata de rire et je fis comme elle, quoiqu'en moi il y eût une seconde d'inquiétude. Au reste, n'était-ce pas son enfant ? N'avais-je pas, perdant la tête, failli la serrer en mes bras?... Son enfant !... quelle délicieuse chose !... La bonne accourue maugréait, tapotant la robe, rajustant la ceinture, le chapeau déplacé. Nous restions là sans nous rien dire, elle, un peu rose, confuse de sa maladresse ; moi, admirant ses gestes, ses façons déjà coquettes de tourner la tête, de se cambrier et se prêter aux soins pressés d'une inférieure, en vraie petite femme. Quand tout fut bien en ordre, elle me tendit la main, me remercia. Et comme elle allait s'éloigner :

—Au revoir, dis-je, charmant bébé.

—Pourquoi m'appellez-vous bébé ? reprit-elle, retournée brusquement, en un ton vif, tranchant. Sa petite bouche se plissait froide, méchante.

—Mon Dieu, murmurai-je interloqué, parce que je vous trouve réellement charmante, et que, il faut bien l'avouer, vous n'êtes pas encore une très grande personne.

Elle me regardait toujours, hautaine, en des mines adorables, s'essayant à deviner si le sourire dont s'accompagnaient mes paroles ne voyait pas quelque ironie. Elle me plaisait ainsi. Cela prolongeait l'entretien et pour savoir, par elle, un peu de sa mère, je tins à préciser :

—Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Alors son regard grandit, sa petite personne se haussa, eut une tenue fière, un geste de souveraine élégance affirmant la gloire d'ancêtres évoqués, de marquises du grand règne subitement apparues la regardant passer. Et sa voix bien timbrée, nette, martelant les syllabes, laissa tomber un des plus beaux noms de France :

—Je m'appelle Marie-Antoinette de.....

Et elle passa. Mais le bon petit cœur qui était en elle lui dicta plus de gratitude. Elle revint gentiment vers moi.

—Merci encore, monsieur. Vous avez été bien bon de faire attention à moi.

En cette minute, c'était tout le regard charmant et jeune de sa mère. Et je songeais encore, voyant s'ouvrir et se fermer ses jolies lèvres : " Elles doivent s'entr'ouvrir et s'éclairer ainsi, quand cette jeune femme murmure des mots de bonté et de prière." J'étais heureux. En son enfant je la retrouvais toute, l'écoutais et l'admirais à loisir. Et elle, la chère petite, croyant que je ne comprenais pas la bonne pensée qui lui avait dicté ce retour, elle s'excusait encore :

—C'est que... je croyais vous avoir fait de la peine.

Mais à conter ces quelques minutes de sa vie, dont il sollicitait le charme et le souvenir précieux pour la conduite morale de son jeune ami, l'intendant avait oublié l'heure. Ils se séparèrent.

—Je vous ai dit tout cela par très grande sympathie. Je serais navré de vous voir, ici, vous laisser aller au découragement, à la tristesse qui, infailliblement, dans une telle solitude s'empare des nouveaux arrivés,

surtout quand on porte en soi une douleur chère, un regret..... Je sais bien cela, moi..... Je vous enverrai des livres, vous viendrez me voir, et nous ferons de longues courses à cheval, n'est-ce pas ?..... A bientôt.

...Je sais bien cela, moi.

Pierre n'avait pas eu besoin de cet aveu tacite pour démêler en son grand ami un passé de tristesses. Aux premiers jours, il lui avait fait, comme à tous, une première visite d'arrivée. De plus, M. l'intendant Chevallier était chef de service. Il la lui devait. Mais il ne pouvait nier qu'il eût mis beaucoup plus de curiosité que de déférence en cette première visite.

Il avait été vite renseigné sur les faits et gestes de chacun. Quoiqu'il n'y eût pas grand'chose à dire sur l'intendant, — et pour cause, — on lui avait parlé de cette existence de moine-soldat, faisant très noir, très égoïste cet officier qui ne pouvait vivre "comme tout le monde."

Tout le monde, c'était la bande joyeuse qui courait les oasis avec les touristes et "faisait" les trains assidûment.

Il est vrai que, sans se rendre chaque matin au départ et chaque soir, vers cinq heures, à l'arrivée du train de Constantine, la vie se trouvait prise peu à peu dans le mouvement de tous.

Après quelque temps de séjour, on avait des étrangers de passage à recevoir. Ils arrivaient, recommandés par quelque camarade ou ami resté en France et l'on s'ingéniait pour leur faire fête. On était chez soi. C'était bien le moins qu'on en fit les honneurs, surtout quand les jeunes femmes étaient élégantes et jolies.

Les années suivantes, les amis des amis se multipliaient en de telles proportions que la saison devenait des plus animées. On se quittait parfois avec regret. Des relations s'établissaient, très aimables et chères. Il y avait aussi des coups de cœur, des passions, des drames silencieux qui s'élaboraient. Le ciel était trop pur, trop profond. La nature ardente, épanouie en l'ombre tiède de l'oasis, embaumait toute, voluptueuse, grise... Pourquoi les blâmer ?

L'épouvantable été qui s'en venait après, les murant tout le jour en quelque petite chambre sombre,

étouffante, se chargeait, huit mois durant, de leur faire expier, et rudement, ces quelques heures de beauté et d'amour où s'était prise un instant leur jeunesse.

L'intendant, lui, n'avait jamais qui que ce soit qui le demandât. On eût dit qu'il n'avait rien laissé derrière lui, en France, qu'il n'avait plus sur terre ni parents, ni amis, un seul être s'intéressant à lui. Quand il s'en allait seul au long des allées écartées, les jeunes, l'apercevant, le montraient à leurs amis. On le citait comme une bizarrerie, une curiosité de l'endroit, une "impression" à noter.

Il ne venait jamais au cercle. Quand il s'y donnait une fête, inutile de l'inviter. Très correct, il envoyait sa cotisation, mais s'abstenait de paraître. La première fois, on avait insisté.

—Un deuil, peut-être ?...

—Oui... oui, un deuil, avait-il répondu d'une voix brève.

Pierre osa une seconde visite ; puis, prétextant des questions de service, il revint, et toujours il trouva en lui un supérieur bienveillant, un être bon, dont la simplicité de cœur le charmait. Il s'ingénia aussi à le rencontrer presque chaque jour dans les promenades qu'il faisait ; et ils traînaient à la ville, ensemble, au grand étonnement de tous.

Au cours des conversations nées dans le silence recueilli et la beauté des sentiers clairs glissant sous les palmiers inclinés, peu à peu, Pierre, dans son grand désir de le gagner, s'était livré, avait dit son vœu, le dernier but mis en sa vie douloureuse. Il ne parlait jamais plus du passé, ne précisait pas davantage. Mais il avait de la douceur à le faire, se sentant profondément écouté. Parfois l'intendant murmurait : "Mon pauvre petit !" hochant la tête et le regardait. Une émotion faisait trembler sa voix adoucie, affectueuse. Mais il ne disait rien de lui, ne se livrait pas. Jalousement, il gardait son secret.

Et, devinant, l'un chez l'autre, une même peine restée là, au cœur, indélébile, ces deux êtres s'unissaient en une communauté de foi et d'idéal dont le côté généreux agissait profondément sur Pierre.

—Comment avez-vous fait pour

l'appriivoiser ? demandaient les camarades.

L'appriivoiser ?... Pauvre homme ! Pierre le regardant s'éloigner, songeait à tout cela.

Là-bas il s'en allait, atteignait le fond du parc, la rue où il allait disparaître. Pierre remarquait sa haute taille, mince, flottante dans le crépuscule descendu, observait ses pas lents, affaissés, comme portant toute la douleur et la fatigue de la vie. Et il se souvenait d'une phrase, belle entre toutes, qu'il lui avait citée, telle que le maître l'avait écrite :

"Je vous enseigne le surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?"

II

Devant la petite église nichée dans la verdure, Pierre s'arrêta. Une jeune fille, vêtue de blanc, en sortait et descendait les marches, lentement.

Il l'avait déjà rencontrée à travers l'oasis, toujours seule, elle aussi. Il s'écartait un peu pour la laisser passer. Quand elle arrivait à sa hauteur, elle avait un beau regard franc illuminant la matité grave de son teint. Elle esquissait même un mouvement de tête, comme pour un salut, un merci qu'elle n'osait dire. Puis, quand elle avait passé, il s'arrêtait quelque temps, presque malgré lui, et il écoutait décroître dans le grand silence le bruit de ses pas.

C'était "la demoiselle blanche du Vieux Biskra."

Les Arabes l'appelaient ainsi parce qu'elle vivait au milieu d'eux dans une masure en terre, réparée, aménagée tant bien que mal. Une vieille gouvernante lui servait de dame de compagnie. Et c'était tout. On n'en savait pas davantage.

Sous le porche, en haut des marches, Jacques Marelle apparut à son tour, un étui à violon sous le bras.

—Oui, nous venons de faire un peu de musique. Ah ! mon cher, quelle voix !... Le Père Flavien tenait l'orgue, extasié.

—Mais alors tu la connais ! Tu sais qui elle est ? ...

—Pas du tout. Elle est entrée à l'église, nous a écoutés quelque temps, puis s'est offerte à chanter ce que nous jouions. Le dernier morceau fini, elle s'est inclinée devant le

Père et très vite, dans l'ombre des bas-côtés, elle s'est éloignée. Quel style ! Quelle voix !... Un de ces jours nous irons à sa recherche à travers l'oasis, mais... adieu ! Le soleil se couche. Je me sauve.

—As-tu reçu de bonnes nouvelles de France ?

—D'excellentes. Deux lettres ! Une de ma fiancée l'autre de "maman Jeannette."

Et à ce nom d'affection donné dans la famille à une jeune femme jolie et bonne que tous adoraient, la figure de Jacques Marelle, si pâle d'habitude, eut une lueur de joie, se colora quelque peu.

—À tout à l'heure, ajouta-t-il, dans le "petit coin".

Ils se séparèrent.

Pierre regarda autour de lui. Le jardin s'éteignait. L'ombre venait plus fraîche, dangereuse. On se hâtait de rentrer. Il n'y avait plus personne en vue dans la grande allée. Un petit vent froid y glissait, descendant des montagnes, agitant les massifs, et il n'aurait pas fallu rester là longtemps dans la tenue claire et légère des après-midi.

Le "petit coin," c'était la chambre de Pierre, une installation provisoire qu'il avait au fort Saint-Germain, une manière de campement.

Dans le fond, il y avait un grand lit bas couvert de freschias, fait de deux lits de soldat juxtaposés. Devant la fenêtre qu'il avait drapée de haïks blancs, cette étoffe soyeuse, légère, dont les femmes d'ici font leurs plus intimes vêtements, il avait poussé une large table. Là-dessus, autour du buvard et de l'encrier, s'accumulaient des livres, quelques bibelots, des photographies et des fleurs. Une pendule de voyage dans sa gaine rouge laissait aller son tic tac dans le grand silence. Quelques photographies égayaient la cheminée où d'autres livres encore s'entassaient. Les murs, de grands murs badigeonnés d'une teinte rousse, un peu sombre, restaient nus. Mais cela importait peu. Toute sa vie tenait en ce réduit, sur cette table de travail, surtout le soir quand il se retrouvait sous la lueur de la lampe.

Elle avait éclairé toutes ses veillées, cette petite lampe ; elle avait vu tant de choses de sa vie passée que ce n'était pas une étrangère. Cette lumière réchauffe le "petit coin." Certes, non ! C'est Christine, un

jour de vacances, jadis, qui confectionna l'abat-jour, lui fit cette parure de soie et de dentelles. Ainsi drapée, plus douce, elle avait eu sa part des intimités de là-bas. Les beaux yeux bleus de la chère petite s'étaient remplis de sa lumière et, près d'elle, souri, rêvé... pleuré peut-être, aux heures où il n'était pas là.

A vivre seul maintenant et à songer ainsi sous son reflet, Pierre, peu à peu, retrouvait le charmes des heures enfuies.

Aussi cette petite chose, très banale, pour lui avait une âme qui lui parlait, le veillait, simple et fidèle. Sa petite flamme immobile réjouissait sa vue, réchauffait son cœur. Dans ses heures de solitude, il ne se sentait plus si perdu, si loin de tous, si loin de France, dès qu'elle s'illuminaient. Sur le livre entr'ouvert, sur les portraits d'êtres chers, placés là pour les avoir plus près de lui, le cercle blond se posait comme attendant, et tout autour, par la pièce close, l'abat-jour au transparent rose mettait une ombre tiède, bienfaisante, attendrie.

Alors Pierre s'asseyait là, tout près, aimant cette minute d'intime recueillement, évoquant ses souvenirs ou lisant.

Dehors, tout autour de la petite chambre, on devinait le noir épais de la nuit ; on sentait s'étendre le silence des solitudes, monter le mystère du grand désert pâle sombre dans l'infini, par delà l'oasis endormie. Quand les vents du nord passaient les montagnes, tombaient sur Biskra on entendait un grand bruit de vagues déferlant sur les galets d'un rivage. C'était le bruissement des palmiers balancés, heurtant leurs branches, cliquetant.

Et ce murmure berçait sa pensée.

Souvent il faisait encore jour quand Jacques Marelle entra, accompagnant Pierre. Mais cela importait peu. Vite, il tirait les volets, joignait les rideaux, faisait l'ombre et allumait la petite lampe au regard rose si doux. Et Jacques souriait, plaisantait un peu cette innocente manie.

—Va toujours, répondait Pierre, mais avoue que maintenant nous serons mieux pour causer, que nous nous sentirons plus intimement unis. Cette lumière réchauffe le "petit coin."

Et Jacques acquiesçait, bon garçon, se laissant gagner. Puis il se sentait en confiance auprès de Pierre. Les deux jeunes gens n'avaient pas mis longtemps à se comprendre et s'apprécier.

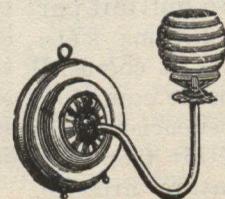
Jacques Marelle n'était pas militaire. C'était un touriste. Il voyageait non pour son agrément, mais pour sa santé. Trouvant le pays très beau, des camarades parmi les officiers qui l'avaient accueilli à leur cercle, puis à leur table comme un des leurs, il était resté.

Il était venu soigner un rhume qui, chaque hiver, obstinément, reprenait dès les premiers froids. Le climat de Nancy, à cette époque, ne lui était guère favorable. Mais ce qui doublait l'épreuve de la séparation, c'est qu'il avait laissé là-bas sa fiancée. Le père de la jeune fille avait conseillé cette cure avant le mariage, avait presque imposé ce voyage comme condition à son assentiment. Il ne doutait pas de sa bonne santé. Jamais il n'avait été malade. Cependant il préférait le voir se guérir d'abord. Qu'il ait le courage de s'en aller passer l'hiver dans les pays chauds, en Sicile, à Malte, à Madère, à Biskra, où il voudrait. On les marierait après. Peu à peu, les siens avaient pensé de même.

Alors Jacques avait cédé.

Il fallait l'entendre conter ce départ ; le courage de la jeune fille, sa chère Marguerite, s'étouffant le cœur pour ne pas trop pleurer en sa présence, pâle, le dévisageant anxieusement aux dernières minutes, à la gare, ne parlant plus, incapable, brisée, mais s'efforçant de sourire pour lui donner un peu de courage. Il en avait tant besoin ! Et toute la famille pressée l'embrassant dans un dernier élan !...

(A suivre)



La Veilleuse en
Nickel

**MONTREAL
BEAUTY**

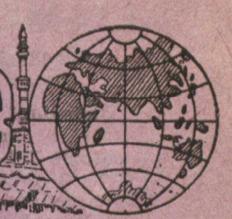
Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

Un Tour du Monde



Intéressant, économique, instructif, offert par "La Patrie" dans une éblouissante série d'illustration sur papier de luxe, publiées dans de magnifiques

SUPPLEMENTS DU SAMEDI dont le NUMERO de PAQUES sera le prelude

Pendant que quelques privilégiés font leur voyage d'Europe tous les ans, des milliers de personnes sont forcées de rester chez elles, incapables de satisfaire leur ardent désir de voir. Ce sont les favorisés de la fortune seulement qui peuvent visiter et admirer les beautés naturelles et les merveilles d'art et d'architecture du vieux monde, pendant que pour les masses les somptueux palais, les châteaux du moyen-âge, les panoramas renommés, les champs de bataille historiques témoins de l'époque impériale, les temples de l'art, l'humanité qui vit au-delà des deux océans ne sont que songes fabuleux, une terre enchantée dont Dame Fortune s'est plu jusqu'ici à leur fermer les portes. Cependant tout cela est changé, et avec le

Voyage
autour
du Monde
de ...

La Patrie

Ces choses sont mises à la portée de tous, riches ou pauvres. Le désir si naturel de voir les merveilles du monde peut maintenant être gratifié, car il n'est plus nécessaire de posséder beaucoup d'argent. Avec son

NUMERO DE SAMEDI, LE 18 AVRIL

"La Patrie" commencera la publication de ces superbes gravures qui nous feront voir tour à tour

Bethleem et Jerusalem—Les lieux témoins de la vie et de la mort du Christ.

La France—La terre de nos aïeux.

Rome—Le boulevard de la Chrétienté

LOURDES — Le Sanctuaire des Miracles

Ces numéros seront de véritables œuvres artistiques que l'on voudra conserver et faire relier en un merveilleux album. Si vous voulez visiter, sans vous déranger les VILLES et les MONUMENTS CELEBRES, n'oubliez pas de vous procurer

LA "PATRIE" DU SAMEDI

FLEURS FRAICHES
Reçues tous les jours chez
ED. LAFOND
Le Fleuriste des Théâtres
409, Rue Ste-Catherine Est
Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

**LE PACIFIQUE
CANADIEN**

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.30 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 a.m.,
a9.40 p.m., a10.00 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG—CALGARY, a10.10 a.m., a10.00 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b4.30 p.m.,
a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.20 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.
NOMININGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., b4.45 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi,
(l) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montreal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair de terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procurateur peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-proprétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

DROIT AU BUT !

Quand on souffre de la Gorge, des Bronches ou des Poumons, il faut des remèdes agissant sur la gorge, les bronches ou les poumons.

Capsules Cresobene

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES agissent sur la GORGE, s'introduisent directement dans les BRONCHES, pénètrent jusque dans les plus intimes recoins des poumons. Les

Capsules Cresobene vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac ou d'empoisonner l'organisme, elles guérissent ou préviennent toujours les Maux de Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, Influenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décary, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, MONTREAL.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché.....	.88
“ demi reliure chagrin.	\$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge.	1.40
Demi reliure, morceau tranche dorée.	2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée.	1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée.	2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très
belles, naturelles, ga-
rantes. INSTITUT
DENTAIRE FRANCO-
AMERICAIN (incor-
poré), 162 rue Saint-
Denis, Montréal.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens
auditif -:- /-:- :-:- :-:- :-:- :-:- :-:- :-:-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun
autre agent; il réveille les organes depuis long-
temps inertes. Grand succès et triomphe sur toute
la ligne pour l'instrument le Sourmalin. -:- :-:-

EN VENTE AUX PRINCIPALES PHARMACIES

Ecoles du Soir!

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le con-
trôle du gouvernement, sont ouvertes à
Montréal et à Québec, du 1er Octobre au
1er Mars, chaque année. On y enseigne le
Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et
la Comptabilité.

MONTREAL ET BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROU-
LEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.



Les habits "Fashion Craft"
ont une coupe pour chaque
taille, différente et sont
faits dans une variété de
patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'

FARINE

"ROYAL HOUSEHOLD"

OGILVIE

Nous invitons toutes les Dames
que la bonne cuisine intéresse à
visiter notre Exhibit à l'Arena
durant l'Exposition de PRODUITS
ALIMENTAIRES.

Nous y ferons tous les jours,
l'APRES-MIDI et le SOIR des dé-
monstrations de la fabrication du
pain et des pâtisseries avec la
farine "ROYAL HOUSEHOLD"

The Ogilvie Flour Mills Co., Ltd.
MONTREAL